

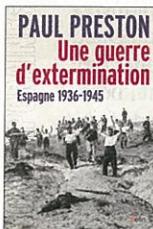
Une haine partagée

Paul PRESTON

L'auteur tend à prouver que, dans la guerre civile espagnole, il n'y avait pas un camp pour rattraper l'autre.



Les ruines de l'Alcazar de Tolède, après le dynamitage du siège des républicains.



Vous qui pensez connaître l'histoire de la guerre civile espagnole. Vous qui gardez en mémoire quelques figures et épisodes de cette tragédie (la Pasionaria, Durruti, les Brigades internationales et, dans l'autre camp, les cadets de l'Alcazar, Guernica, le sinistre slogan de José Milan-Astray, « Viva la muerte », etc.), il faut lire, toutes affaires cessantes, l'ouvrage saisissant de Paul

Preston. Non seulement, l'historien anglais met à mal tous les clichés, pulvérise les manichéismes, fait littière d'une lecture héroïque de l'affrontement, mais, surtout, il restitue, documente et désigne les responsabilités dans l'atroce entreprise exterminatrice qu'aura été la guerre civile espagnole.

A tout seigneur, tout déshonneur. C'est dans le camp nationaliste et catholique que le projet exterminateur est formulé. Dès l'installation de la République en 1931, la droite a désigné ses ennemis.

Les Juifs, les francs-maçons, les intellectuels libéraux et les ouvriers doivent être abattus comme les bêtes sauvages qu'ils sont. Ils le seront. Dans l'autre camp, les irresponsables de la CNT anarchiste et les trotskistes du POUM s'affranchiront de la légalité républicaine pour, au nom de la révolution, incendier les églises et passer par les armes curés, bonnes sœurs et bourgeois. On ne saurait toutefois renvoyer les deux camps

dos à dos. Ne serait-ce que du point de vue du bilan, 49 000 morts civils sont à imputer aux républicains. Plus du triple, aux nationalistes. Ces tueries sont pratiquement décrites, et contextualisées, jour par jour par Paul Preston. On ne sort pas indemne de la lecture, éprouvante, de ce grand livre. **Marc Riglet**

★★★ *Une guerre d'extermination : Espagne 1936-1940 (The Spanish Holocaust)* par Paul Preston, traduit de l'anglais par Laurent Bury et Patrick Hersant, 848 p., Belin, 29,90 €

En toute bonne foi

Ariel SUHAMY

Dans un récit quasi romanesque, l'auteur traite avec drôlerie du vaste sujet de la prédestination.

In'est pas d'usage de mentionner la dédicace dont le livre recensé est orné. Pourtant, celle que, « bien cordialement », Ariel Suhamy, m'adresse vaut toutes les introductions possibles. La voici : « Mettre les débats les plus alambiqués de la théologie et de la politique sous la forme d'un récit quasi romanesque, telle est l'ambition un peu folle de cet essai. » Eh bien, de cette petite folie est né un livre vraiment épata. Epatant, parce que sa lecture, pleine de drôleries, est un plaisir. Epatant, parce que son sujet, ardu, est traité avec une science et une clarté qui forcent l'admiration.

Ce récit « quasi romanesque » nous propose donc de découvrir un personnage, de le situer dans son époque et de traiter d'une dispute théologique – la prédestination – dont les conséquences politiques sont de première grandeur et promises à un bel avenir. Le personnage, au nom difficile à prononcer, Godescalc, est un moine, un oblat. Nous sommes à l'aube du IX^e siècle. Fils cadet d'un noble saxon, Godescalc est, tout jeune, voué à la tonsure. Il est, en quelque sorte, « donné » à l'Eglise. Or, cette perspective lui plaît modérément. A l'adolescence, il tente bien de se libérer de cet état et de faire valoir ses droits sur le patrimoine familial, mais rien n'y fait. Nul doute alors que l'esprit de rébellion qui va, sa vie durant, l'animer, procède de cette condition forcée. Brillant sujet, il parvient à s'émanciper en partie des contraintes



★★★
Godescalc : le
Moine du destin
par Ariel
Suhamy, 352 p.
Alma éditeur,
22 €

monastiques. Il devient moine gyrovague, professe des idées perturbantes, connaît le procès, la sanction, et meurt en prison. L'époque, maintenant. On le sait, à la mort du fondateur, l'empire carolingien est promis à toutes les tensions. Celles qui découlent de son partage, celles qui naissent de la répartition des pouvoirs entre l'Eglise et les trônes et, en surplomb, de la lutte pour la prééminence entre l'empereur et le pape.

La question théologique, enfin, qui nourrit les conflits précédents : celle de la prédestination. A vrai dire, cette question nous ramène quatre siècles plus tôt. C'est à saint Augustin, en effet, que l'on doit sa formulation.

Pour l'évêque d'Hippone, on le sait, l'homme, la créature, ne saurait assurer son salut par ses « œuvres ». Seule la grâce, distribuée à la discréption du Créateur, prédestine soit à la vie éternelle, soit aux tourments de l'enfer. A l'époque, Pélagie avait bien tenté de montrer ce qu'une telle double prédestination pouvait avoir de désespérant et de signaler l'embarras dans lequel se trouvait ainsi mise l'Eglise, réduite à ne rien contrôler du destin de ses ouailles. Mais Augustin l'avait emporté.

C'est cette querelle, le mot est faible, que notre moine Godescalc, augustinien radical, ressuscite. Il perdra la partie. Celle-ci, avec Spinoza, Luther, le jansénisme, sera rejouée maintes fois, l'Eglise catholique et romaine réussissant ce tour de force, ou cette cafardise, de rejeter la prédestination tout en gardant Augustin. Augustienne, en somme, mais pas augustiniste. Quant à Ariel Suhamy, lui aussi réussit un coup de maître : nous instruire de ces choses compliquées et, on l'a compris, décisives... en nous amusant. **M.R.**

ULSTEIN/BIG ROGER VOLLET